# Avant l'orage

Autor(en): **Faas, Marguerite**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'exploitée : organe des femmes travaillant dans les usines, les ateliers et les ménages**

Band (Jahr): **2 (1908)**

Heft 3

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-349637

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

Au Tessin, une lutte acharnée et désespérée est soutenue par les pauvres ouvriers et ouvrières du papier contre le directeur Maffioretti. La société anonyme aux ordres de laquelle ce dernier agit fait partie du trust suisse des fabricants de papier. C'est là, pour la jeune Fédération des ouvriers et ouvrières auxiliaires des arts graphiques une lutte à vie ou à mort avec le trust suisse des patrons actionnaires, avec cette puissance tout entière.

Portons maintenant les regards sur une autre partie de la Suisse. Voyons ce qui se passe à Arbon, au bord du lac de Constance.

Tout le peuple des brodeurs et des brodeuses est frappé par un lock-out depuis l'hiver.

Et le 8 août, sur les ordres du propriétaire, le fort à bras de la justice a mis hors des maisons ouvrières, appartenant toutes au fabricant, les familles affamées des brodeurs avec toute leur marmaille d'enfants rendus maladifs par les privations.

Venons-en à présent au centre de la Suisse. A Berne, les ouvriers sur bois sont lock-outés depuis des mois et des mois. Des désordres comme nous n'en avons jamais vus dans notre jeunesse se produisent dans cette ville bureaucratique. Des coups de revolver et de fouet! Et les jaunes insolents triomphent avec l'aide de la police.

Jamais, non jamais nous n'avons vécu dans un temps aussi triste et aussi affreux.

Et maintenant, cette affaire abominable du Lötschberg, cette mort terrible de tout un groupe d'ouvriers — cette mort qu'on aurait pu éviter si l'on avait écouté des voix d'experts et si l'on n'avait pas réalisé des économies sur la sécurité des travailleurs, les forçant à risquer tout.

J'appris cette triste nouvelle dès le soir même, par une lettre privée, où l'on me faisait part, en même temps, de la publication d'un commissaire de police du canton de Zurich appelant tous les bons citoyens à se réunir sur la place du Tilleul, le samedi et le dimanche, vers onze heures du soir, armés de caoutchoucs, de bâtons et de fouets pour clore la bouche aux Italiens qui s'aviseraient peut-être de chanter encore!

(Oh! ne croyez pas à l'exagération, le texte allemand est d'une grossièreté intraduisible!)

Pauvres camarades italiens qui chantent encore et qui valent juste assez pour être enterrés vif dans nos tunnels!

* * *

Mes parents, deux vieillards, étaient assis à la même table de cuisine. Et le père, m'entendant lire ma lettre, voyant la colère sur mon visage, dit gravement à la mère :

— Soyons contents, nous deux, de quitter bientôt cette terre. Avant dix ans, il y aura des guerres civiles terribles.

Je me levai précipitamment; les larmes m'étaient montées aux yeux. C'est stupide de pleurer, je l'avoue; cela ne sert à rien. Mais que voulez-vous?

Je courus me cacher dans la chambre. A la lueur de la petite lampe, je vis dormir mes deux petites, bien belles, bien paisibles...

Longtemps je les regardais, puis je fus m'asseoir au jardin, dans la nuit noire.

* * *

Quels temps insupportables! Vous, là-dehors, n'en souffrez-vous donc pas? Ne sentez-vous pas que nos corps et nos âmes sont détruits lentement, inévitablement? N'en ressentez-vous pas de la colère?

Oh! oui, — nous sommes des milliers grinçant des dents, faisant le poing, ou appuyant le front sur la planche dure d'une table pour pleurer quand personne ne peut les voir.

Quelle peine atroce d'être une femme et d'a-

---

*Feuilleton de L'EXPLOITÉE.*

## LE PREMIER PAS

Son travail n'était-il pas beaucoup, beaucoup plus pénible que celui d'Annette, en place chez M. le professeur? Elle n'avait que dix-huit francs; il fallait se lever à six heures: tandis qu'Annette avait vingt-cinq francs par mois et une liberté absolue. « On est emprisonné ici comme un oiseau dans sa cage », se disait-elle souvent.

N'avait-elle pas été beaucoup plus heureuse, chez sa grand'mère, à la campagne? Quel plaisir de franchir les champs verdoyants, parmi le bétail, les jupes retroussées, les pieds nus! Souvent, elle s'étendait dans l'herbe et rêvait sous les grands arbres. Les bras croisés sous la tête, les yeux à moitié ouverts, elle regardait le soleil à travers la verdure des branches et rêvait de carosses dorés et de palais de cristal.

Un beau jour, elle avait disparu. Elle arriva dans la grande ville, avec ses plus beaux habits, qu'elle avait hérités de sa mère. Elle y travaillait depuis deux ans du matin au soir et n'avait plus le temps de rêver. Au commencement, elle était contente. Il lui suffit de laver les bas de soie de madame et les souliers élégants de monsieur. Après, elle devint mécontente et changea souvent de place. Elle fit la connaissance d'Annette, qui ne sortait qu'en souliers vernis et sans tablier. Annette avait du linge chic et des économies. Lisette n'avait jamais le sou.

Lisette avait appris que la famille allait aux bains de mer. Ce qu'elle se réjouit du voyage, de voir la mer immense et des promenades en bateau au clair de lune!

Quinze jours avant le départ, Monsieur appela Lise. Il lui communiqua que ses services étaient superflus pendant la saison des bains. L'on partit et Lise pleura chez son amie :

— Ah! si je l'avais su, je me serais certainement vengée. Quelle place peut-on trouver maintenant au milieu de l'été? Chez la boulangère, avec ses six gosses!

— Mais, tu es bête, répondit Annette; en été, on ne travaille pas. Moi, en tout cas, je ne le fais jamais.

Lise fit de grands yeux.

Mais, de quoi vis-tu alors?

— De quoi? Vois-tu, Lisette, partout, monsieur envoie madame à la mer en été. Mais, crois-tu qu'il veut rester tout à fait sans amour? Cela rapporte, tu sais! Attends, après-demain les miens filent aussi. On me met à la rue comme toi, et alors... alors je te montrerai comment on fait!

M. C.